

Le Premier Chapeau

Thomas C. Durand

Le plus grand territoire à découvrir est sous le chapeau...

Anonyme

Parmi les hommes les plus riches des Troyaumes, on compte des grands seigneurs, quelques marchands qu'on dit honnêtes, de puissants magiciens aux honoraires excessifs, et, bien sûr, les chapeliers. Je sais depuis toujours que les chapeliers sont des hommes importants, les artisans les plus respectés, qu'ils aiment à se considérer comme de véritables artistes, et, à ce titre, font preuve d'arrogance et d'excès en tous genres, de lubies et de caprices que le commun se doit d'interpréter comme les signes extérieurs excentriques d'un luxuriant génie intérieur. Mais, à dire vrai, j'étais encore bien loin du compte avant que d'avoir fait la connaissance du Capès Maïster Ofal Epricheu.

J'étais un jeune écrivain, embauché depuis un an à peine, quand Edièpe Moldomon me manda dans son bureau au dernier étage de l'Hostel-Agure, un étage où je n'avais encore jamais mis les pieds. Depuis bien avant mon arrivée à l'Hostel, maître Gaupheld Moldomon, le Rédacteur de l'Almageste, n'officialait plus vraiment, laissant son fils Edièpe gérer les affaires courantes. Depuis six générations au moins l'Almageste, la revue mensuelle des Troyaumes spécialisée dans les affaires de magie, était dirigé par les Moldomon, et tout dans l'attitude d'Edièpe Moldomon semblait vouloir me le rappeler quand je me présentai au pas de sa porte.

« Ah, vous voilà d'Oltanche ! Eh bien entrez, ne restez pas planté là comme un sot. »

Derrière un énorme cigare, mon directeur me demanda de fermer la porte et de m'asseoir. Très fermement, je décidai de ne pas laisser mon regard vagabonder dans la pièce où, je le savais bien, étaient savamment disposés mille-et-un petits signes de la puissance de sa famille et de ses accointances avec les quelques lignées un peu plus prestigieuses, partout dans les Troyaumes et au-delà.

« Alors, dites-moi, d'Oltanche, ça se passe bien ? me demanda monsieur Moldomon.

— Eh bien...

— Excellent ! Vos articles sur les Noms de Baguette les plus bizarres de nos archives ont beaucoup plus.

— Merci, mon...

— Je sais bien que vous n'avez encore jamais fait de reportage, mais j'aimerais vous envoyer à Bremoge. Il y a là bas un chapelier qui réclame notre attention.

— Un chapelier à Bremoge ? »

Je n'avais jamais entendu le nom de cette ville – un village en réalité, intensément dépeuplé. Je m'étonnais qu'un chapelier s'éloigne assez des capitales pour se retrouver dans un lieu inconnu de moi. Mon étonnement légitime fit sourire Edièpe Moldomon qui cracha un rond de fumée.

« Un excentrique ! Il prétend faire de la science et veut nous voir publier ses découvertes. Ma main à couper que le bonhomme est siphonné, mais si jamais ce n'était pas le cas, on ne peut pas se permettre de laisser un autre journal nous voler la vedette.

— Naturell...

— Vous allez donc filer dès aujourd'hui à Bremoge, vous le questionnez, vous griffonnez même un portrait si ça vous amuse, et vous revenez en vitesse. Peu importe si vous ne comprenez rien à ce qu'il vous dira, ce n'est pas votre métier. L'important c'est qu'on soit les premiers à avoir publié l'information au cas où elle aurait une quelconque valeur. Compris ? »

La politique du journal n'était pas un mystère pour moi. J'acquiesçai, encore que sans enthousiasme. Moldomon lança dans ma direction cinq ou six feuillets couverts d'une écriture inégale : une lettre envoyée par Ofal Epricheu.

« Une navette part pour Vouille ce soir, dit le directeur. Vous serez à bord. Une fois à Vouille il vous faudra deux jours pour atteindre Bremoge. Je vous veux de retour dans six jours !

— Oui mon...

— Excellent ! Bon ben allez-y, pas la peine de vous prélasser dans mon bureau.»

L'Hostel-Agure était le bâtiment le plus prestigieux de la ville de Riverune, l'endroit d'où allaient et venaient des arréonefs qui sillonnaient les grandes villes. Trois navettes reliaient quotidiennement l'Hostel aux capitales, les autres parcouraient les villes secondaires. En attendant le départ de la navette de Vouille, j'entrepris de lire la lettre du chapelier. L'homme s'y présentait d'emblée comme tout à fait sain de corps et d'esprit avant de se répandre en injures envers les propagateurs de la *pensée unique* parmi lesquels il classait les employés de l'Almageste. « J'espère toutefois avoir tort en ce qui vous concerne, écrivait-il encore, et donc, en définitive avoir raison de vous envoyer ce courrier. Avoir tort et raison à la fois, c'est d'un tel confort. »

Au fil des lignes, l'écriture devenait de plus en plus difficile à déchiffrer. Le simple sens des mots m'échappait parfois, malgré un respect scrupuleux de la grammaire et de l'orthographe. La construction des phrases était parfaite, mais il me semblait qu'on avait voulu y faire entrer de force des idées qui n'avaient rien à faire entre elles, comme un artisan mêlant dans son ouvrage le granit et la dentelle, le feutre et la confiture... Mes exemples ne font pas honneur à l'impression qui fut mienne à la lecture de la lettre. Le chapelier avait un réel talent pour marier les dissemblances et obtenir un Tout à la fois nouveau et mémorable. Et si le résultat était étrangement poétique, il n'avait en revanche pas grand-chose à voir avec la rigueur scientifique dont l'homme se réclamait toutes les quatre lignes.

Je compris en arrivant au dernier feuillet que ce monsieur prétendait révolutionner son métier en rétablissant une chronologie des créations chapelières. Il affirmait avoir accès aux premiers âges de la chapellerie qui datait des cités célestes. Le fait est que tout ce qui a trait aux Cités Anciennes de l'Empyrion était à la mode depuis quelques années, et que les théories les plus farfelues cherchaient à donner une explication aux moindres détails de l'Histoire par des causes remontant à cette époque flamboyante. En embarquant à bord de l'arréonef je m'attendais à être déçu du voyage. J'étais plus ou moins dans l'erreur.

Dès mon arrivée à Bremoge, l'état des routes à lui seul m'indiqua la direction du chantier que je trouvai à vingt minutes de marche du village, au bord d'une vallée qu'avait jadis creusée un fleuve aujourd'hui perdu. Des buissons jaunis par le soleil s'accrochaient sur le sol rocailleux. Aucun arbre ne perturbait l'alignement des tentes, probablement une vingtaine, qui constituaient le campement de l'équipe que mon chapelier avait réunie autour de lui. Sur plusieurs chariots solidement amarrés

se trouvaient des machines étranges, lourdes, innombrables, et dans les tentes, sur des tréteaux, s'étaient des caisses remplies de cailloux et de débris méconnaissables. Des livres jonchaient les étagères, des ouvriers allaient et venaient sous leur casquette, posant un œil au bout d'un tube qui grossissait cent ou mille fois l'objet sur lequel on le pointait. Quand je me présentai à un homme grisonnant qui préparait du thé en sifflotant, il courut à l'autre bout du chantier où j'entendis un cri précéder l'arrivée précipitée d'un petit homme nerveux, âgé de cinquante ans, peut-être plus. Le visage mangé par une barbe incertaine, il était considérablement échevelé, ses vêtements couverts de boue séchée, de poussière, les coudes tachés de verdure. Sur son front brûlé de soleil, je vis un chapeau bizarre qui ressemblait à un brouillon graphité à toute allure au dessus de sa tête, et qui s'avéra n'être qu'une armature de fil de fer.

« Fort bien. C'est vous ? Le voyage fut bon ? Vous n'êtes pas un peu jeune ? Voulez-vous du thé ? Il est imbuvable, je vous en prie, prenez-en un peu. Vous avez trouvé facilement ? Hum, c'est un chapeau de chez Goucéphore que vous avez là. Mon pauvre, il va falloir y remédier ! Je vais avoir besoin de vos mensurations et de votre nom. Vous avez un compte chez nous ? Quelle heure est-il ? »

Durant ce flot de paroles qui semblait pouvoir durer une éternité, je commençai par rester interdit et déconcerté. Bien vite, il me fallut retrouver mon aplomb, c'est pourquoi il me sembla crucial d'ignorer chacune des questions qui venaient de m'être posées.

« Bonjour. Monsieur Moldomon vous salue. Je crois savoir que son père, monsieur Moldomon était un de vos clients.

— J'ai beaucoup de clients, s'agaça monsieur Epricheu. Enfin j'en ai eus. Ma boutique est fermée. J'ai cessé ce genre d'activité. Je me consacre maintenant à des aspects plus fondamentaux : la compréhension de la chapellerie. Un nuage de lait ? »

Poliment je refusai et trempai les lèvres dans la tasse que me tendait l'homme grisonnant. Epricheu ne m'avait pas menti, la mixture avait un goût atroce. A petites gorgées et tout en grimaçant, le chapelier buvait le thé, non sans lancer fréquemment un regard noir à l'homme grisonnant qui restait tout près, une petite assiette pleine de biscuits à la main. Un instant j'envisageai demander à Epricheu pourquoi il se forçait à boire ce thé. Je pense avoir bien fait de m'en abstenir¹.

Un peu plus tard, il me guida vers son bureau, dressé dans la plus grande tente et parsemé d'innombrables livres ouverts, entassés, griffonnés, de feuilles volantes épinglées, couvertes d'inscriptions, de schémas. Partout il n'était question que de chapeaux.

« Je ne suis pas n'importe qui, savez-vous ?

— Je sais que vous êtes un grand nom de la chapellerie, dis-je en pensant l'apaiser.

¹ La vérité, je l'appris plus tard dans la bouche d'un autre chapelier qui me révéla qu'Epricheu avait le Don de Fondateur : il pouvait liquéfier n'importe quoi. Je voyais mal le lien avec le thé. Epricheu s'était toujours refusé à utiliser son Don dans son travail. Chaque jour il répétait que si ce que vous faites ne réclame aucun effort, alors ça ne vaut rien, m'expliqua-t-on. Mais, et le thé dans tout ça ? demandai-je. Epricheu débuta dans le métier comme tout le monde, par un stage. Comme à tous les stagiaires, on lui réservait les tâches ennuyeuses et simples, comme faire le thé. Epricheu avait horreur de ça, estimait qu'il avait mieux à faire. Alors, sans état d'âme, il usait de son Don et liquéfiait directement les feuilles de thé. Sa boisson, exceptionnelle, le rendit célèbre dans les ateliers et lui permit de travailler avec les plus grands maîtres. Finalement il devait en partie sa carrière à son Don et non à son seul travail, alors il en avait très honte, et s'employait à faire oublier ses débuts, à prétendre que tout cela était faux, une rumeur née de la jalousie de ses confrères. Je ne peux pas promettre avoir compris quoi que ce soit à cette histoire.

— Pfeuh ! Seuls les imbéciles peuvent croire cela ! Je n'ai rien fait, je ne suis rien au regard de l'Histoire. J'ai coiffé des rois, moi, monsieur. J'ai créé les plus mémorables chapeaux de la reine d'Effeldie, j'ai chapeauté le chien du Duc de Mossard et la jument du Maréchal Fonneburgue. J'ai chapeauté le capitaine Vestilème, tout son équipage, et même son navire, le *Sinople*... Et je n'ai rien à voir avec la disparition du vaisseau ! J'ai aussi dessiné un grand chapeau pour la ville de Médolque. Oui, pour la ville entière. Mais le prix de la main d'œuvre était prohibitif, j'aurais dû délocaliser la production, cela posait des problèmes politiques, le projet a capoté. Je déteste la politique. Cela aurait pourtant été un chapeau magnifique. Le plus grand du monde. Une merveille. Mais l'art est tributaire de tant de choses, il est facile d'empêcher les chefs d'œuvre d'exister. C'est trop facile ! Mais je n'ai pas dit mon dernier mot. »

Sur ce, il se tut.

A sa manière de faire tourner dans ses mains son drôle de chapeau en fil de fer, je compris qu'il s'agissait de la maquette de son grand œuvre, combien de milliers de fois plus petite que le résultat un jour escompté. Mollement, il se laissa choir sur son fauteuil. Autour de moi, je cherchais en vain une explication au chantier qui réclamait de si vastes moyens et la présence d'une vingtaine d'ouvriers. Je questionnai monsieur Epricheu dont le visage s'anima soudain comme s'il avait oublié ma présence.

« J'inaugure une ère nouvelle ! affirma-t-il. Ceci est l'acte fondateur de la chapellogie ! Tout l'Ordre Capestral m'en sera reconnaissant, un jour, je vous le dis. Je cherche et je pose les principes capitalgiques de l'évolution coiffurière. Je nomme Caputropes les axes directeurs de cette évolution qui ne doit rien au hasard ! »

En prenant note des mots qu'il prononçait comme s'il les sortait d'un fragile écrin, j'acquis la conviction que mon homme, résolument, travaillait du chapeau.

« Dans votre lettre, vous annoncez une découverte censée révolutionner le monde...

— Vous chaussez du combien ?

— Euh...

— Pardon, je voulais dire : votre nom c'est quoi, déjà ?

— Torbel d'Oltanche, monsieur.

— C'est bien, ça. Il faut remonter aux Cités Anciennes qui flottaient dans le ciel pour trouver l'origine de notre art. Avant cette époque, on ne trouve rien, même pas des capuches. Ces gens croupissaient dans la sauvagerie la plus terrible ! »

Et Ofal Epricheu me raconta sa prise de conscience. Sans cesse, le recommencement du créateur en proie aux affres du doute. Sans cesse l'incertitude d'être sur la bonne voie réveillait l'inquiétude de ne plus progresser. Sans cesse les flots de critiques, complaisantes ou assassines, toutes plus stupides les unes que les autres. Tout avait été fait, disait-on. Était-il encore possible d'être original ? L'homme raconte toujours la même histoire, refait sans cesse le même chapeau, croyait-on savoir. Sans cesse, sans cesse, sans cesse. Et Epricheu voulait en avoir le cœur net. Durant des années, il avait parcouru le monde pour composer ses œuvres, à la recherche de la bonne gemme, de l'écorce adéquate, de la fleur idoine, de la fibre, du coton, de l'étoffe et de mille autres détails. Désormais il était passé à autre chose, car pour comprendre son art, Epricheu voulait en connaître l'histoire.

« Ce qui nous amène ici, me dit-il. Vous et moi. »

La ferveur enfiévrée de son regard égaré me laissa sceptique, je l'avoue. J'en étais à considérer que ce voyage n'était qu'une perte de temps. C'est alors qu'il se leva et m'invita à le suivre vers ce qu'il appelait son *chapellodrome*.

De hautes palissades de bois s'étendaient en travers de la vallée encaissée. Derrière ces palissades le chantier était couvert d'immenses bâches, entièrement invisible depuis l'extérieur. Le chapelier me précéda par une porte étroite qui donnait sur les fouilles, vertigineuses. La terre avait été creusée en profondeur, méthodiquement, au cordeau. Tel un immense damier dont chaque case, large de deux à trois mètres était plus ou moins profonde.

« Même après la Grande Chute, certaines cités ont continué à voler, dit Epricheu d'un air professoral. Pas très longtemps toutefois. Et l'une d'elle possédait le secret des origines de la chapellerie : Uradyre.

— Etes-vous en train de me dire que vous avez trouvé les ruines de cette cité ? »

Soudain je voyais mon article prendre d'assaut la page Une de l'Almageste et faire de moi un associé de la maison prestigieuse. Mon rêve dura le temps d'un battement de cœur ; déjà Epricheu secouait la main en grimaçant.

« Mais non ! grommela-t-il. Néni, c'est bien mieux que ça. Bien mieux ! »

Je ne le croyais pas. Et non seulement je ne le croyais pas, mais s'il pensait que sa découverte valait plus que celle des ruines que d'innombrables savants avaient vainement cherchées toute leur vie, j'estimais l'homme bon à enfermer. J'étais furieux de me trouver ici avec ce fou qui n'avait de toute évidence rien de sensé à me révéler. Je le suivis néanmoins quand il emprunta une série d'échelles qui nous menèrent au cœur du grand damier. Au premier abord je ne remarquai rien ; car j'ignorais ce que j'avais sous les yeux et j'ignorais davantage encore comment regarder cette roche inégale qui n'était pas une roche comme les autres. J'étais bien loin de me douter de la nature de l'endroit où je me trouvais.

Ofal Epricheu ricanait en passant la main le long des lignes horizontales, sur les parois qui nous entouraient. La roche était constituée de strates irrégulières que je distinguais clairement mais dont j'étais bien incapable de dire ce qui les caractérisait.

« Les cités célestes possédaient des provinces sur le sol, m'expliqua Epricheu. Elles en tiraient nourriture et matière première. Mais cette magie mystérieuse qui les faisait voler n'était pas illimitée, et les villes devaient faire des efforts pour se maintenir légères. Régulièrement, elles se débarrassaient de leurs ordures en les jetant par-dessus bord dans des vallées comme celle-ci : les Gâsterres. »

J'avais sous les yeux, et je les voyais à présent que je les savais là, les innombrables couches de détritiques largués, des siècles et des siècles durant, par une cité céleste...

« Uradyre, murmurai-je.

— Voici la gâsterre d'Uradyre, oui. Nous creusons depuis quatre mois. Nous avons traversé mille ans d'Histoire et mis à jour des objets étranges. Mais le plus important : j'ai à présent une collection époustouflante qui retrace mille ans d'évolution chapellière. »

Et le chapelier me présenta des schémas sur un petit calepin, m'entraîna vers son bureau, à nouveau, ouvrit des boîtes pour me permettre d'observer des sortes d'amas pétrifiés, écrasés, tout plats : les restes recroquevillés, flétris et fragiles de ce qu'il assurait avoir été les ancêtres de nos chapeaux. Il m'expliqua, très docte et précis, notes en tableau et graphiques à l'appui qu'il avait mis en évidence l'apparition de nouvelles formes chapelières. D'un geste vif, il s'empara de mon propre chapeau et le jeta sur la table devant nous.

« Voici un simple blavin, dit-il. Une sorte de cormou surpiqué avec un double bourdalou. Vous avez le droit d'avoir mauvais goût... Mais connaissez-vous l'histoire du bourdalou, monsieur d'Artuche ? »

Il désignait la bande de tissu qui entourait la calotte de mon petit chapeau, tout en me regardant par-dessous un sourcil espiègle. Il semblait s'amuser suffisamment pour pouvoir attendre encore longtemps que je daigne répondre le *non* qui lui permettrait de poursuivre sa démonstration.

« Non. »

Du doigt, il me montra un alignement de boîtes par terre, derrière nous. A l'intérieur, il me présenta des spécimens récoltés à divers profondeurs. C'était, disait-il, la lignée la plus remarquable de tous ses échantillons : longue, foisonnante et ininterrompue. Les individus se succédaient dans la longue chaîne de la mode capitale, avec ses égarements, ses succès, ses crises.

Tout commence avec de modestes Mirquins, très répandus, assez uniformisés et terriblement tristes. Soudain les Mirquins s'ornent de courloches, adoptent des tailles variées et débouchent sur la grande famille des Colloquets. De formes audacieuses, volumineux et composites, les colloquets se diversifient très vite. En quelques strates seulement, et par toute une série de variantes, on passe des Colloquets à bruslon aux Colloquets galurins, et enfin à l'immense Colloquet mailloché qui possédait, s'il fallait l'en croire, le plus ancien bourdalou répertorié. Ensuite, la forme change subitement, la stratigraphie montre une extinction brutale des Colloquets dont quelques variétés subsistent, discrètement, sous la forme de Combrieux galluchets. Cela dure plus d'une centaine de strates durant lesquelles règnent les Caruches, austères et martiales. Et soudain, on assiste à l'explosion des Carbeluches gallicées dont les bourdalous deviennent extravagants, colorés, ouvragés de métaux précieux, et bien plus flamboyants que ceux que l'on ose porter de nos jours. Sur le bureau, mon chapeau faisait pâle figure à l'évocation de ses illustres prédécesseurs.

« Et j'ai aussi une série qui décrit précisément le rythme saisonnier des nœuds et cocardes. C'est comme une pulsation dans la roche, un métronome qui nous montre le tempo de la toute première mode. Et cela se passe sous nos pieds. Il me reste à creuser un peu plus profondément et je trouverai l'origine de tout. Et nous verrons si la théorie de Tourloufe sur le Bonnet Primordial résistera à l'analyse. Faites-moi confiance, je trouverai le Premier Chapeau.

— Il ne vous est jamais venu à l'idée qu'il n'y a peut-être pas eu de premier chapeau ?

— Pardon ? Vos lèvres ont bougé mais je n'ai strictement rien compris, monsieur d'Alfouge.

— Pourquoi devrait-il y avoir un seul et unique premier chapeau ? Après tout, serions-nous jamais capables de dire qui fut le premier effeldien ou le premier artiste ? Ne peut-il y avoir des choses qui sont sans jamais avoir eu de véritable commencement ?

— Je vous garantis que non ! Ce que vous dites est stupide !

— Quand bien même vous n'auriez pas tort, pourquoi vous évertuer à chercher *ici* le premier chapeau de l'histoire ?

— Il ne s'agit pas d'une tocade, monsieur, si c'est là votre question. Tout est pensé. Je suis ici car ici, monsieur, c'est Uradyre ! Nous avons accès à ses secrets, bien plus encore que si la ville se tenait intacte à côté de nous. Car, admettons que je trouve les ruines d'Uradyre que tout le monde cherche, hein ? Je serais devant une ville morte qui ne me dirait que ce qu'elle avait à dire au moment de mourir. La belle affaire ! Tandis qu'ici, mon cher monsieur, avec chacune des strates mise à jour, j'ai sous les yeux cent, mille, cent-quarante mille cités d'Uradyre !

— Cela explique tout ?

— En somme, oui. »

Comme je réclamais une réponse plus complète, Epricheu secoua la tête d'un air d'évidence.

« J'ai compulsé de très nombreux ouvrages, mon cher. Et ils disent tous la même chose, sauf que personne n'a jamais su les lire. La vérité s'y cachait en pleine lumière. Vieille astuce ! Tenez, par exemple, cet article du *Journal International de l'Artisanat Théorique*. »

Il ouvrit devant moi un livre aux pages élimées dont les marges disparaissaient sous de furieuses prises de note. Son doigt guida mon regard vers quelques lignes entourées au crayon gras : *"...cherche encore un commencement, un point zéro à la création chapelière. D'où pourrait bien venir la réponse ? C'est dur à dire."*

« Vous avez lu ? C'est écrit noir sur blanc, et tout le monde passe à côté ! »

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. Avec mille précautions, je le lui avouai.

« Mais enfin, relisez ! C'est d'Uradyre dont ils parlent ! D'Uradyre ! En pleine lumière. Noir sur blanc. »

Pétrifié, je n'eus pas le courage de lui demander si toutes ses recherches coûteuses se basaient sur ce jeu de mot ridicule. Au lieu de cela, je notai ses paroles en affectant d'y trouver du sens. Dans une brouette, au bord du chantier, j'avisai des objets entassés. En m'approchant je vis un miroir circulaire, sale mais intact, peut-être incassable. Lorsque je plongeai mes yeux dedans, je me retrouvai "en face" de l'arrière de ma tête. J'aurais pu sans mal chasser un épi dans mes cheveux ou attacher un collier... Juste à côté il y avait une fiole de cristal ébréchée. Le bouchon comportait un compte-goutte. Quand je la pris, je remarquai que le liquide brun qu'elle contenait, bien que fluide, demeurait quasiment immobile, plaqué au fond de la fiole. Je la retournai et l'agitai sans résultat. Le compte-goutte seul permettait d'extraire un peu du liquide. Je reposai la fiole bien vite, car j'ignorais quel danger représentait son contenu. Autour de la fiole et du miroir, des dizaines d'autres objets attendaient que je vienne m'étonner de leurs singularités, tel un vieux sac plutôt court dans une drôle d'étoffe un peu rigide, informe, déchiré, rapiécé. Quand j'y plongeai ma main, je fut surpris d'y pouvoir enfoncer mon bras tout entier avant de prendre subitement peur et de le refermer. Je me souviens aussi d'une petite marmite dont le couvercle me résista avant de céder. Je trouvais à l'intérieur une soupe épaisse, chaude, fumante et onctueuse, qui aurait pu dater de la veille. Je ne saurai trop dire ce que je vis encore, mais il y avait là certains types de magie qu'on ne rencontre plus, qu'on ne sait plus utiliser. J'avais sous les yeux un trésor qui m'excitait infiniment plus que les tristes fossiles du *Capès Maïster*. Il fallait que j'en vois plus, que je fouille les autres tentes du chantier et les larges bennes où l'on se débarrassait des décombres. J'en demandai la permission à Epricheu qui me rappela sévèrement à l'ordre.

« Laissez-là ces bêtises ! Mes ouvriers iront jeter tout ça au plus tôt.

— Jeter ? Pourquoi jetteriez vous ce que vous avez trouvé ?

— Parce que ce n'est pas ce que je cherchais ! Je ne vais pas m'embarrasser de ces saletés.

— Vous permettez que je m'en charge ? Je les emmène, et comme ça vous n'aurez pas à vous en occuper.

— Si vous voulez. Mais n'oubliez pas votre travail ! Rentrez à Riverune annoncer au monde que le calendrier caputropique est sur le point de recevoir son an zéro. Pensez à bien orthographier mon nom. Soyez gentil, n'oubliez pas de parler de la qualité du thé sur le chantier, merci... Et ôtez-moi ce blavin, vous avez une tête à porter gibus, monsieur ! »

Sur le chemin du retour à l'Hostel-Agur je rédigeai un papier qui ferait date, qui susciterait curiosité et passion, j'en étais convaincu. Epricheu, si fou qu'il fut, avait pensé à chercher là où d'autres n'auraient pas daigné poser les yeux. Et il ramenait à la surface les secrets oubliés des sages des Cités Célestes de l'Empyrion. J'étais certain de mériter un accueil triomphal et d'être à l'aube d'une carrière magnifique.

Monsieur Moldomon survola mon article et le jeta à son épouventre, perpétuellement couché sous son bureau. L'animal engloutit ma prose sans cérémonie, produisant un petit rot pour toute oraison funèbre. Le rédacteur me réclama aussitôt l'article qu'il m'avait envoyé faire.

« Mais, monsieur, j'ai trouvé bien plus qu'une simple histoire de chapeaux.

— C'est pour une simple histoire de chapeaux que je vous ai envoyé à Bremoge, répliqua sèchement Moldomon. Vous n'êtes pas payé pour raconter ce que vous voulez. Tout ça ne mérite pas beaucoup d'intérêt. Juste un entrefilet. Rédigez-moi ça. Et uniquement sur les chapeaux, compris ? »

Je n'ai pas démissionné à la légère ou par *tocade*, moi non plus. L'Almageste pouvait m'ouvrir toutes les portes des Troyaumes, m'offrir une vie passionnante. Mais pas au prix de la vérité. C'était exclu. Durant quelques jours j'ai eu très peur de regretter ma décision. Je me reprochai constamment mon intransigeance – *Tout ça pour une histoire de chapeaux ! Tu pouvais quand même bien l'écrire cet article, ça t'aurait pas tué, non ?!* –. Je n'ai jamais retrouvé les objets que j'avais vus et touchés sur le chantier de Bremoge. Mécontent que personne n'ait rien publié sur ses recherches, Epricheu refusa de répondre à mes courriers ou de me recevoir quand je me déplaçai. Ma démission m'a rendu la vie plus compliquée, et, certes, j'en ai bavé des ronds de chapeau, mais ce fut aussi le commencement de ma vraie carrière. Le premier archéologue des Troyaumes, à l'heure où il écrit ces lignes, est toujours coiffé de son vieux blavin, mon premier chapeau.

Fin